

Les figures de la crise

Is sont de plus en plus nombreux les écrits qui contrastent avec le scepticisme ambiant, mais leur pertinence est variable. Cette quête du changement et de la naissance d'un monde nouveau trouve d'illustres représentants en Michael Hardt (critique littéraire et théoricien politique américain, et Antonio Negri, philosophe italien, auteurs de «Déclaration, ceci n'est pas un manifeste», récemment traduit en français (*).

A leurs yeux, la crise sociale et politique actuelle du néolibéralisme a produit (aux plans social et anthropologique) quatre figures principales de subjectivité dominantes qui sont celles de «l'endetté», du «médiatisé», du «sécurisé» et du «représenté».

«L'endetté» est le produit de l'hégémonie de la finance et des banques, «le médiatisé» celui du contrôle de l'information et des réseaux de communication, «le sécurisé» celui de la généralisation de l'état d'exception et du régime sécuritaire, «le représenté» celui de la corruption de la démocratie.

Ces figures subjectives de la crise sont «appauvries et dépotentialisées». Ce sont des «subjectivités pauvres, dont la puissance d'agir sociale est occultée ou altérée». Elles méritent d'être analysées de plus près pour évaluer ce qu'elles incarnent encore comme potentiel de révolte contre la crise actuelle du néolibéralisme.

Un mot sur la première subjectivité, celle de «l'endetté».

Il est attendu de la dette qu'elle «discipline notre consommation», qu'elle «nous impose l'austérité et nous réduit souvent à des stratégies de survie», mais aussi qu'elle nous dicte «les rythmes de notre travail ainsi que nos décisions». Sa fonction est plus perverse encore : elle participe à «nous abaisser, en nous enfermant dans la culpabilité et la misère». Plus fondamentalement,

elle assure la mutation de «travailleurs salariés» —jadis exploités par le capital sous couvert d'un échange libre et égal de marchandises — à celle de «travailleurs précaires» ; lesquels sont soumis non plus à une relation d'échange, même formelle, mais à une relation hiérarchique entre un créancier et un débiteur. Dans le camp adverse, le nouveau capitaliste accumule de la richesse à travers la rente — qui, elle aussi, n'est autre que de la valeur mais sous une forme de plus en plus abstraite — plutôt que par le biais du profit (accumulation de la valeur moyenne de la production industrielle).

Les nouveaux rapports sociaux qui s'installent à la faveur de cette mutation du profit à la rente s'apparentent à un retour aux relations de servitude, attestant ainsi de la régression humaine à l'aune du capital financier.

Quid de la seconde subjectivité, celle du «médiatisé» ?

Sa conscience — subsumée et absorbée par le Web — est «fragmentée et dispersée au moyen d'une quantité impressionnante d'informations, de communications et d'expressions».

La figure du «médiatisé» abrite une version «mystificatrice et appauvrissante de l'intelligence humaine». Il est imbu d'information morte qui suffoque «sa capacité à produire de l'information vivante». A travers lui, on mesure combien le système médiatique «nous dévore et nous affaiblit».

La figure du «sécurisé» est encore plus déplorable. Sa relation avec la première figure de «l'endetté» est évidente : «Nous devons être de bons travailleurs, dociles vis-à-vis de nos employeurs, et ne surtout pas faire grève, sans quoi nous nous retrouverions au chômage et incapables de rembourser nos dettes.» La peur des punitions et des menaces extérieures régule sa vie.

Cette condition résulte d'une «surveillance généralisée (qui) tend à se confondre avec la condition sociale dans son ensemble». Expansion du système carcéral et militarisation de la société sont les principales expressions de cette même condition.

Le «sécurisé» vit et s'épanouit dans l'état d'exception, «une forme de tyrannie qui n'existe que du fait de «notre servitude volontaire». En effet, dans le nouvel ordre néolibéral, il nous est demandé de tenir deux rôles à la fois : celui d'objets et de sujets, de prisonniers et de gardiens, de surveillants et de surveillés.

Pour l'essentiel, les diverses formes de notre internement et de notre enrôlement dans le régime sécuritaire remplissent le rôle que Marx attribuait à la «législation sanguinaire» qui visait les vagabonds et les couches sociales non possédantes dans l'Angleterre précapitaliste. L'expression «législation sanguinaire» reflète à merveille la propension générale à produire des lois liberticides, de plus en plus répressives et à faire valoir des politiques sécuritaires.

Quatrième et dernière figure subjective qui prévaut à l'aune du néolibéralisme : celle du «représenté». Cette figure exacerbe la subordination et la corruption qui caractérisent les trois premières subjectivités. Trois facteurs participent à l'avènement du «représenté» :

- primo, «le pouvoir de la finance et de l'argent (qui) empêche les gens de s'associer et de construire des organisations capables de soutenir les coûts toujours plus élevés des campagnes électorales» ;
- secundo, les médias qui sont sous le contrôle étroit des puissances de l'argent ;
- tertio, «la stratégie de la peur insidieuse et ignoble que les médias mettent en œuvre».

Les structures contemporaines de



Par Ammar Belhimer
ammarbelhimer@hotmail.fr

la participation sont jugées «invisibles et souvent criminelles» et renvoient sans cesse à la peur du représenté, une peur sur laquelle s'érigent «des formes politiques populistes ou charismatiques dépourvues de toute prétention représentative».

Dans l'ensemble, «l'extinction de la société civile et de son tissu institutionnel est en partie le résultat du déclin de la présence sociale de la classe ouvrière, de son organisation et de ses syndicats».

Elle est aussi due à l'anéantissement des espoirs de transformation, ou bien encore à un véritable suicide des capacités entrepreneuriales, liquéfiées par l'hégémonie du capital financier et la valeur exclusive de la rente comme mécanisme de cohésion sociale».

La victoire du capital sur le travail n'a pas fini de dérouler ses effets.

A. B.

(*) Michael Hardt et Antonio Negri, «Déclaration, Ceci n'est pas un manifeste», Editions Raisons d'agir, Paris 2013, 135 pages.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com



Tayeb, le nouveau roi du Stand-up !

Quand j'entends Amar Saâdani parler, je suis pris d'une envie soudaine et furieuse de sortir manifester en faveur de ...

...l'avortement !

«L'administration est tenue d'observer une neutralité totale et absolue durant la présidentielle.» Et dire que des gens prétendent que l'Algérie est un pays triste, devenue austère même, dénué de tout sens de l'humour artistique. Parce que là, désolé, mais Bélaïz, le «ministre de l'intérieur du régime», ne fait pas juste preuve d'humour passager en disant cela, non ! C'est de l'art ! Ah ! Ben oui ! Faudrait être vachement malhonnête que de ne pas lui reconnaître cette dimension. Avec Bélaïz, on découvre que l'on peut être flic et avoir dans le même temps un sens aigu du stand-up tordant, hilarant. Forcément ! Venir déclamer cette réplique dans l'Algérie de la fraude électorale instaurée comme sport national, balancer à la volée aux oreilles d'une population blasée, de scrutin en scrutin, de voir ses voix volées et détournées, ce n'est pas une performance à la portée du premier venu. Il faut avoir de la présence sur scène. Du bagout. De l'aplomb. Voire même une certaine témérité. Mais, me direz-vous, que seraient l'art et la vie d'artiste sans toutes ces qualités, n'est-ce pas ? Sauf que je m'interroge tout

de même un peu sur l'étonnante élasticité de l'emploi du temps du «ministre de leur intérieur doré». Faire comme il le fait si bien de l'humour, c'est chouette, mais en le faisant ainsi, de manière très professionnelle, certes, assidue, certes, presque acharnée, certes, ne grignote-t-il pas un p'tit chouia sur son temps de «ministre de notre intérieur à nous» ? Oh ! Je sais bien que la fonction de ministre de notre intérieur n'est pas déterminante dans son plan de carrière d'humoriste de la Cour, mais je lui rappelle à tout hasard, et sans vouloir perturber de quelque manière que ce soit, son spectacle et sa tournée que dans le sud du pays, plus précisément dans la vallée du M'zab, il y a eu mort d'hommes. D'autres sont gravement blessés. Excusez-moi de gâcher ainsi le délicieux moment de détente provoquée par l'affirmation de la neutralité de l'administration durant les présidentielles, mais entre deux rires, entre deux hoquets jouissifs, entre deux salves d'humour aussi noir et aussi cynique, peut-être pourriez-vous quitter la scène un petit instant et aller voir ce qui se passe dans le M'zab. Là-bas, ça ne rit pas. Ça ne rit plus ! Dans le meilleur des cas, lorsque ça ne meurt pas, ça fume du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.